

FULL METAL JACKET : UNE CRITIQUE D'ACIER ET DE BOIS

Quand j'ai regardé Full Metal Jacket de Stanley Kubrick, j'ai eu l'impression d'assister à **deux films en un**. La première partie se passe dans un camp d'entraînement, la seconde au Vietnam. Pourtant, les deux racontent la même chose : comment la guerre **détruit** ce qu'il y a d'humain chez un soldat.

La première moitié m'a marqué par sa violence psychologique. Le sergent Hartman passe son temps à hurler, humilier, rabaisser les recrues. Son but n'est pas juste de les former, mais de les **casser**. On le voit surtout à travers Pyle dit « Baleine », le soldat maladroit qui devient peu à peu une bombe à retardement. Quand il finit par exploser, c'est autant la sienne que celle du système militaire. On comprend que la vraie guerre commence là : **dans la tête**.

La deuxième partie change complètement de décor. On passe du camp bien rangé au **chaos** du Vietnam. Le personnage de Joker, devenu journaliste militaire, traverse cette zone grise entre humour et désillusion. Il essaie de garder un peu de distance, mais on sent qu'il se perd lui aussi. Les scènes de combat, plus « classiques », montrent surtout l'absurdité de la guerre. Rien n'a vraiment de sens, les ordres changent, les civils souffrent, et à la fin, tout le monde devient **vide**.



La scène avec le sniper résume bien tout ça : Joker doit tuer une jeune fille vietnamienne blessée. Ce n'est plus une victoire ni une vengeance, juste un geste **mécanique**. On sent qu'il n'y a plus de héros ici, juste des gens pris dans une spirale : celle de la violence.

Ce que j'aime chez Kubrick, c'est qu'il ne juge pas. Il dénonce la guerre, mais laisse malgré tout le spectateur **se faire un avis**. Il la montre comme un **engrenage**, froid et précis. La caméra reste à distance, presque neutre, comme si elle observait une expérience humaine **qui tourne mal**.

Full Metal Jacket ne cherche pas à choquer gratuitement. Il montre comment un individu **se perd dans une machine plus grande que lui**.

À la fin, on comprend que le vrai combat, ce n'est pas contre l'ennemi, mais contre ce qu'on devient en **voulant survivre**.

